

FORCES SPÉCIALES



Un film de

Stéphane Rybojad

Avec

**Diane Kruger, Djimon Hounsou, Benoît Magimel, Raphaël
Personnaz, Denis Menochet**

Durée: 107 min.

Sortie: le 2 novembre 2011

Téléchargez des photos:

<http://www.frenetic.ch/films/812/pro/index.php>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Afghanistan. Elsa Casanova, grand reporter, est prise en otage par les talibans. Devant l'imminence de son exécution, une unité des Forces Spéciales est envoyée pour la libérer. Dans des paysages à la fois hostiles et magnifiques, une poursuite impitoyable s'engage alors entre ses ex-ravisseurs qui n'entendent pas laisser leur proie leur échapper et ce groupe de soldats qui, au péril de leur vie, n'ont qu'un objectif : la ramener vivante. Entre cette femme de caractère et ces hommes de devoir, contraints d'affronter ensemble les pires dangers, vont se nouer des liens affectifs, violents, intimes...



LISTE ARTISTIQUE

Diane Kruger	Elsa
Djimon Hounsou	Kovax
Benoît Magimel	Tic Tac
Denis Ménochet	Lucas
Raphaël Personnaz	Elias
Alain Figlarz	Victor
Marius	Marius
Mehdi Nebbou	Amin
Raz Degan	Ahmed Zaief
Tchéky Karyo	Amiral Guezennec

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Stéphane Rybojad
Scénario original	Stéphane Rybojad
Adaptation et dialogues	Stéphane Rybojad et Michael Cooper
En collaboration avec	Emmanuel Collomp
Musique originale	Xavier Berthelot
Directeur de la photographie	David Jankowski
Son	Arnaud Lavaleix, Benoît Hery et Cyril Holtz
Montage	Stéphane Rybojad et Erwan Pecher
Décors	Christophe Jutz
Producteurs	Thierry Marro, Benoît Ponsaillé, Stéphane Rybojad

STÉPHANE RYBOJAD – RÉALISATEUR

Stéphane RYBOJAD est réalisateur depuis plus de 20 ans. Il a réalisé de nombreux films publicitaires, des clips, et courts métrages primés dans des festivals. Jusqu'en 2000, il a également réalisé avec succès des shows pour la télévision et a contribué artistiquement à renouveler le genre. Son travail de cinéaste l'a amené à réaliser et à produire plus d'une centaine de films documentaires plusieurs fois récompensés. Son approche inédite, sa narration inventive, ses tournages au cœur de l'action et ses enquêtes journalistiques ont permis à ses films d'être diffusés sur National Geographic, BBC, ZDF, Discovery Channel... À travers ses films, Stéphane touche un large public, grâce à des sujets universels comme le traumatisme Haïtien, l'extrême pauvreté (en collaboration avec l'ONU), la cybercriminalité, le narcotrafic, la guerre en Bosnie, au Moyen Orient et en Afghanistan et les métiers de l'extrême... ou plus spécifiquement français tel que l'orpaillage illégal en Guyane, des docs fictions sur le débarquement en Normandie ou encore les opérations des forces spéciales en Afghanistan. C'est justement ces derniers qui l'ont inspiré pour le scénario de FORCES SPÉCIALES. C'est un sujet qui lui est proche, presque intimement. Le regard qu'il porte à ses personnages est intransigeant parfois, bienveillant toujours. Pour Stéphane, faire du cinéma, c'est donner au public un spectacle réaliste et riche en émotions.

Vous êtes connu comme réalisateur de documentaires télévisés, notamment pour «Envoyé spécial», qu'est-ce qui vous a poussé à passer à la fiction?

En fait, j'ai débuté par la fiction et j'ai toujours voulu en faire. À l'âge de 13 ans, j'ai commencé à tourner des petits courts métrages en Super 8 (j'ai dû en faire plus de deux cents), puis ensuite de «vrais» courts métrages en 35 — j'en ai réalisé quinze. Quand j'étais adolescent, j'avais deux rêves : faire du cinéma et devenir capitaine de bateau. Je me disais que pour être capitaine de bateau, il fallait tout connaître : la salle des machines, la radio, le pont... Pour le cinéma, je suis parti du même postulat : j'ai voulu tout connaître, tout comprendre, tout maîtriser. J'ai voulu apprendre mon métier sur le bout des doigts. J'ai commencé mes premiers boulots à 16 ans : j'ai été machino, électro, assistant opérateur...

J'ai fait un petit virage par la télé pour gagner ma vie et financer mes courts métrages. Et là, pareil, j'ai été électro, cadreur, etc. Un jour, Thierry Ardisson et Renaud Le Van Kim ont vu un de mes courts métrages et m'ont dit qu'il était temps que je passe à la réalisation et m'ont propulsé réalisateur de télé. Je me suis retrouvé à faire des prime time, des captations de concerts, j'ai réalisé aussi des clips et des pubs. Mais je ne perdais pas de vue le cinéma... J'écrivais des longs métrages que j'essayais de monter, mais il y avait toujours quelque chose qui empêchait le film de se faire. Il faut croire que ce n'était pas le bon moment. J'avais parallèlement des propositions de films mais je les refusais systématiquement car ils ne me correspondaient pas. Je ne pouvais pas me faire à l'idée que j'allais commencer dans le cinéma par un film de pure commande. Un jour, vous passez la quarantaine et vous vous dites que ce n'est pas maintenant que vous allez changer ! Je me suis donc obstiné.

Et comment alors vous êtes-vous spécialisé dans le documentaire?

Il se trouve qu'avec un copain, Thierry Marro, nous avons monté une société de production il y a onze ans, Memento, pour faire des programmes télé qui nous correspondaient. Et tout naturellement, on s'est mis à faire du documentaire pour parler d'univers que nous aimions, pour rencontrer des gens qui nous intriguaient, nous fascinaient. J'aime bien la plongée, j'ai fait un peu de parachutisme, j'aime bien les sports extrêmes. On a donc fait une série sur les métiers à risque — des astronautes, des plongeurs avec des requins blancs, des types qui construisent des buildings en haut d'un échafaudage en bambou, des pilotes de chasse, des gars qui vont dans les sous-marins, des médecins urgentistes au fin fond de l'Afrique... Des métiers radicalement différents, des personnalités très différentes mais qui avaient pourtant en commun une espèce de sérénité, de sympathie, de gentillesse... Thierry, lui, aime la cuisine. On s'est donc intéressé aux grands chefs du monde. C'est comme ça qu'on a commencé... Et puis, en développant les documentaires, on a fait de l'enquête plus pointue et on a été ainsi amenés à réaliser pas mal de films pour «Envoyé spécial» effectivement... À travers notre première série sur les métiers à risque, on a forcément été amenés à travailler avec la Défense et là, moi qui, lorsque j'étais jeune, n'étais pas vraiment militariste, au contraire même !, j'ai découvert un univers étonnant, peu et mal connu. Des gens intéressants qui certes aiment l'action mais sont tout sauf des va-t-en guerre, des hommes qui ont de vraies valeurs — la solidarité, le service de la collectivité nationale, le sens du devoir voire du sacrifice — et qui évoluent dans un univers qui n'est pas basé sur l'individualisme mais sur le groupe...

C'est là que vous avez découvert les Forces Spéciales...

Oui, en 2005, j'ai réalisé le premier documentaire, le seul d'ailleurs à ce jour, sur le commandement des forces spéciales qui englobait ces 3000 personnes de l'armée française. Mais c'était le résultat d'un long parcours. On ne pénètre pas comme ça dans cet univers classé «Secret Défense», qui est extrêmement fermé et pour cause: leurs opérations sont très pointues, souvent très particulières, et le plus souvent secrètes. La pub et la com, ce n'est pas le genre de la maison ! C'est plutôt discrétion, discrétion et discrétion ! La plupart de ceux qui les croisent et même les connaissent ne savent rien de ce qu'ils font — ne serait-ce que pour qu'ils ne subissent pas, eux et leur famille, de pressions... Dans la foulée, je me suis intéressé tout naturellement à ces jeunes gens de 20 ans qui sont volontaires pour faire partie de ces Forces Spéciales, en me demandant ce qui pouvait bien pousser ces gamins à aller là-dedans, ce qui pouvait les motiver. On considère qu'ils ont une maturité opérationnelle vers 30 ans, ça veut dire que, pendant une dizaine d'années, ils vont parfaire leur parcours, s'entraîner, apprendre, apprendre, ne cesser d'apprendre pour, un jour, être réellement plongés dans les opérations les plus délicates, les plus périlleuses. Ils passent par des stages très durs, où la sélection est impitoyable. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Marius qui était instructeur. Il avait une telle personnalité qu'ensuite, j'ai eu envie de faire un film avec lui pour «Envoyé spécial» : «L'école des bérets verts» qui a été un des records d'audience. Depuis cinq ans, il est régulièrement rediffusé et a dû être vu déjà par 20 millions de spectateurs ! Ce personnage haut en couleurs a d'ailleurs été une des pierres de mon édifice à partir du moment où j'ai commencé à envisager l'idée d'un film sur ce sujet-là.

À quel moment vous êtes-vous dit qu'il y avait là, matière à fiction?

C'est venu petit à petit. D'abord, parce qu'il n'y a pas un jour qui se passe sans que je pense aux films que je pourrais faire ! Ensuite, parce qu'il y avait là tous les ingrédients des films que j'aime, comme PLATOON, LA CHUTE DU FAUCON NOIR, DÉMINEURS, pas vraiment politiques mais calés sur l'actualité, et qui sont si rares dans le cinéma français: de l'aventure, de l'action, des paysages magnifiques, des sentiments humains forts. Du spectacle et de l'émotion...

Avez-vous trouvé rapidement le point de départ du film, la mission de ce commando des Forces spéciales envoyé libérer une journaliste prise en otage en Afghanistan?

L'Afghanistan s'est imposé naturellement. Déjà parce que je suis un amoureux de Kessel et que ses livres, quand j'étais adolescent, m'ont donné envie d'y aller. Ensuite, parce que c'est un pays fascinant. On a d'ailleurs été les premiers, avec Thierry, à proposer aux télévisions des sujets sur l'Afghanistan et ce qui s'y passait. On a mis du temps à les convaincre mais on y est arrivés... Quand j'étais enfant, l'Afghanistan était en guerre contre les Russes et on ne pouvait pas y aller. Après, il y a eu les Talibans et maintenant il y a ce pays qui se reconstruit... Imaginez qu'à la fin des années 90, l'Afghanistan était un pays dans lequel il n'y avait pas de musique, pas de cinéma, pas de littérature, pas d'instruments de musique, pas de jeux, pas de travail pour les femmes, pas d'écoles pour les petites filles... Rarement, une société était allée aussi loin dans la radicalisation. Or, aujourd'hui, les petites filles vont à nouveau à l'école. On a tout dit en disant ça ! Je pense que les Afghans ont goûté à nouveau à quelque chose d'essentiel et ils ne laisseront plus aux talibans l'opportunité de le leur enlever... Quant à l'idée de la journaliste prisonnière, il suffit d'écouter les infos : des journalistes sont régulièrement enlevés et pris en otages, on le sait assez hélas. C'est un métier que je connais bien. Nous avons une rédaction dans notre société de production. On envoie des journalistes aux quatre coins du monde, y compris sur les théâtres de guerre comme en Afghanistan, et il y a toujours un moment où on est inquiet pour eux. Ce sont des copains, on connaît leurs femmes, on connaît leurs gosses, on a du mal à être tranquille et on est content quand les gars rentrent... J'ai réalisé un jour que l'angoisse d'avoir des journalistes dans des endroits un peu particuliers était la même que celle des familles de militaires envoyés eux aussi dans des endroits particuliers. En plus, journalistes et militaires sont obligés sur le terrain de travailler ensemble en bonne intelligence. Ils ont besoin les uns des autres même si leur mission est très différente. Ce sont deux univers que je connais bien, que je maîtrise bien. C'est tout cela qui m'a donné envie de faire ce film. Le travail principal des Forces spéciales n'est certes pas d'aller récupérer des otages ou des prisonniers mais ce sont eux en tout cas qui ont la meilleure expérience, la meilleure connaissance, la meilleure préparation pour le faire. Ils ont à la fois la maîtrise et les moyens. Très vite, j'ai eu le pitch comme on dit aujourd'hui : «C'est quelqu'un qui a pris des risques pour faire son métier et six autres personnes, dont c'est le métier, vont à leur tour prendre des risques pour aller le sauver...» En même temps, cette histoire est vieille comme le monde, ou en tout cas comme la littérature : ce sont les six preux chevaliers qui vont délivrer la belle princesse enlevée par le Prince Noir et qui, pour y arriver, doivent traverser la forêt maudite à leurs risques et périls. Sauf que j'ai retranscrit cela dans un contexte contemporain et que la forêt maudite est devenue l'Himalaya ! C'est LA PRISONNIÈRE DU DÉSERT, LES 7

MERCENAIRES, c'est le récit des causes difficiles voire perdues qui reposent sur un concept simple : le sacrifice. Comme pour les chevaliers d'antan, le sacrifice est le job de ces gars-là !

Quand avez-vous commencé à écrire?

Il y a trois ans. J'ai écrit seul d'une traite la première version. J'ai trouvé assez vite les personnages en m'inspirant de certains gars que j'avais pu rencontrer et puis aussi, forcément, de ce que j'aurais aimé être. J'ai essayé de trouver des équilibres de société, de camarades, de personnalités... Il y a le vétéran, il y a le petit jeune qui vient d'arriver, il y a celui qui est le plus dur, celui qui craque en premier, etc. Ensuite, bien sûr, j'ai retravaillé le script au fur et mesure que le projet se précisait. J'ai collaboré alors avec une journaliste qui travaille régulièrement sur nos documentaires, Emmanuelle Colomb. Elle m'a aidé à façonner le scénario, à être plus concis, à renforcer le personnage de la journaliste. Et à la toute la fin, au moment du tournage, j'ai fait appel à un copain scénariste américain, Michael Cooper, à la fois pour recentrer des scènes et pour travailler sur les dialogues anglais, surtout ceux de Djimon et de Diane. Mon anglais de cuisine risquait d'avoir du mal à être à la hauteur de leurs attentes ! Et puis, très vite, j'ai commencé à chercher un distributeur.

Vous avez décidé tout de suite de le produire vous-mêmes?

Oui. J'avais trop de mauvais souvenirs, trop de projets avortés, trop de discussions qui ne font rien avancer et empêchent juste le film de se faire ! Avec Thierry Marro, mon associé dans Memento, on s'est dit : «On a une petite boîte de prod qui fait des docs, on sait produire, allons-y...» D'autant que je ne voulais pas faire un film à 20 millions ! Même pas de la moitié. Je voulais presque le faire comme un documentaire, sinon à l'arrache du moins dans les conditions les plus proches de la réalité. J'étais presque sûr en plus qu'un producteur traditionnel — et mes premières discussions avec des distributeurs éventuels me l'ont d'ailleurs confirmé — me pousserait à en faire un film d'action pure et ce n'est pas ce que je voulais. Parmi tous ces militaires que j'ai rencontrés, parmi les gars des Forces Spéciales que j'ai croisés, certains ne sont jamais revenus de leur mission. Je n'avais pas envie de faire un film plus léger, juste un film de castagne et de croiser ensuite le regard du père ou du camarade d'Untel mort là-bas... En tout cas, je ne voulais pas travestir une certaine réalité, je voulais garder le visage humain de ces personnages. Bien sûr, j'adore l'action mais, au fond, il n'y a que ça qui m'intéresse : l'humanité de ces gens... Nous nous sommes associés avec Benoît Ponsaillé pour développer le projet et avons fondé Easy Company. Avec Benoît, que je connais depuis l'époque où il travaillait avec Thomas Langmann à La Petite Reine, on se tournait autour depuis pas mal de temps. Au départ, je suis allé le voir pour contacter Djimon Hounsou que je voulais pour jouer le chef du commando. Benoît avait envie de produire, on avait envie de passer au cinéma, c'était la bonne opportunité. D'autant que tous les trois, Thierry, Benoît et moi, on est très complémentaires...

Vous avez tourné l'essentiel du film au Tadjikistan, pays voisin de l'Afghanistan auquel il ressemble beaucoup. La dimension spectaculaire que ces paysages donnent au film faisait-elle partie de votre projet initial?

Complètement. Même si tout le monde — et mes associés en premier ! — ont essayé de m'en dissuader à cause des difficultés et des obstacles que nous n'allions pas manquer de rencontrer. Cela me paraissait indispensable pour le film dont je rêvais. Je ne me voyais pas aller le tourner au Maroc ! On ne pouvait trouver mieux pour mettre les acteurs en condition. J'étais persuadé qu'en allant au plus près d'un certain réel, qu'une fois au milieu de ces paysages, de ces montagnes, ils seraient totalement habités par cette histoire et, comme l'équipe technique, totalement portés par l'aventure humaine qu'une telle expédition représentait. Et puis, je savais qu'à l'image, ce serait payant. Je voulais vraiment faire du spectacle mais sans tricher. Je me doutais que d'une certaine manière, l'aventure du tournage rejoindrait l'aventure du film. Il fallait absolument qu'on tourne dans l'Himalaya. Or, en Afghanistan, c'était impossible à cause de la guerre. Au Népal, au Cachemire, au Pakistan, au Tibet aussi pour des raisons différentes. Et puis, il y a ce petit pays, le Tadjikistan. Le seul endroit d'où on peut aller dans l'Himalaya par la route. C'est l'ancienne route de la soie, on est au carrefour de la Chine, de l'Afghanistan et du Pakistan. C'est un pays très pauvre et cette fameuse route de la soie est devenue aussi la route de l'opium et de l'héroïne. Parfois, c'est une vraie route parfaitement goudronnée et soudain, c'est une piste qui s'effondre où il est impossible de croiser un camion sans monter sur le talus, si on y arrive ! C'est donc l'aventure... Je me suis souvenu que j'y avais passé vingt quatre heures une fois en allant à Kaboul et que j'y avais même visité un musée. C'est une ancienne république soviétique — et leur système de sécurité interne s'appelle toujours le KGB. C'est un pays musulman extrêmement tolérant et qui considère l'Afghanistan en face comme le Moyen-Âge! Pourtant c'est la même famille coupée en deux par les Anglais au début du siècle dernier. C'est un peuple extrêmement cultivé qui a conservé ses grands Bouddhas allongés que les talibans ont détruits côté afghan. Ce sont des gens qui parlent le farsi. Beaucoup parlent aussi le russe et l'anglais. Et là, où on a tourné, dans le Pamir, dans l'Himalaya, ils ont construit la plus grande

université d'Asie Centrale. En plus, ils sont très hospitaliers, très bienveillants. Et puis, l'armée française est présente à Douchanbé. La capitale du Tadjikistan est la base arrière française pour l'Afghanistan. Elle est de moins en moins importante mais c'est la base du relais d'aviation, notamment pour les évacuations. C'était pour nous une sécurité supplémentaire — même si on tournait à vingt heures de piste de Douchanbé ! Bien avant le tournage, en décembre, je suis parti faire des prises de vues à Kaboul et j'ai passé cinq ou six jours là-bas pour les premiers repérages. Je voulais voir sur place s'il était possible d'amener 65 Français et des comédiens. Quand je suis revenu, j'en étais convaincu. En mon âme et conscience. Je savais que ça allait être compliqué au quotidien mais que ça valait vraiment le coup parce que chaque petite montagne qu'on dépasse est magnifique, parce que chaque visage qu'on croise ne peut exister que là ! J'y suis retourné quelques mois plus tard pour poursuivre les repérages et choisir des figurants pour qu'ils aient le temps de laisser pousser leurs barbes pour le tournage — ils détestent ça, pour eux, c'est de l'obscurantisme : ils sont musulmans mais ismaéliens, et il y a plus d'écoles que de mosquées. On a tourné pendant cinq semaines au Tadjikistan, puis on est allés trois semaines à Djibouti, tourner le départ de l'aventure et la toute fin, lorsqu'on est dans la basse vallée, et on a fini par une semaine sur le Mont Blanc pour les scènes de haute montagne...

Vous parliez tout à l'heure de Djimon Hounsou, aviez-vous écrit le rôle de ce chef de commando spécialement pour lui ?

Non, mais l'idée est venue très vite une fois le script terminé. J'avais vu BLOOD DIAMOND où je l'avais trouvé extraordinaire, je connaissais son parcours de Béninois qui arrive à Paris à 12 ans et demi, qui galère et qui, de hasards en rencontres, finit par vivre le rêve américain dans toute sa splendeur. Il a tellement d'allure et de classe, il me touche tellement que je voulais à tout prix être le premier à lui donner un grand rôle dans un film français ! C'est l'acteur que je suis allé chercher et il s'est imposé pour le personnage. Kovax, c'est le chef, c'est Salomon qui, de ses grands bras, peut entourer tous les autres, les protéger. Je n'imaginais pas alors les difficultés que ce choix allait entraîner.

C'est-à-dire ?

Je n'avais pas du tout anticipé les réticences des financiers et notamment des chaînes hertziennes devant un acteur noir dans un premier rôle. On m'a même dit dans une télé : « Si tu t'obstines à vouloir ton acteur black, tu ne pourras pas faire ton film ! » Je me suis obstiné. Non seulement, Djimon a beaucoup de talent mais je tenais aussi à cette diversité raciale au sein du commando car c'est l'une des réalités de l'armée aujourd'hui. C'est sans doute en effet l'endroit de France où les minorités sont le mieux représentées, où l'intégration est la plus réussie, dans la plus grande tolérance et aussi la plus grande normalité. En plus, j'aimais bien l'idée d'en faire le chef du commando alors qu'à la lecture du casting, on aurait pu penser que c'était Benoît Magimel car il est en France le plus « star ». Du coup, ça créait la surprise, ça renforçait la crédibilité de ce groupe d'hommes... Benoît, le premier, a été surpris à la lecture du scénario mais il a très vite compris que son entrée en piste était encore plus attendue et donc mieux amenée. Benoît était idéal pour Tic Tac, qui est un personnage débonnaire, apparemment très cool mais avec une vraie tension intérieure...

Pour le reste du casting, comment avez-vous procédé ?

Sauf pour Marius dont je me suis vraiment inspiré pour écrire le rôle (j'ai même gardé son surnom), je suis parti des personnages en cherchant les acteurs qui pourraient le mieux les incarner. Il fallait ensuite que ces comédiens soient aussi intéressés par l'aventure physique et humaine qu'allait représenter le tournage... Qu'ils soient prêts à faire 20 heures de 4x4 non stop, à dormir sous des yourtes, à manger ce qu'il y a, à monter à 4000 m d'altitude... Marius, j'avais vécu trois mois avec lui lorsqu'on a fait le documentaire pour « Envoyé spécial », je savais que cet homme qui a l'accent du Sud et a passé vingt deux ans de sa vie en Bretagne était un acteur né. Dans la vie, c'est un personnage à la Audiard. Il était idéal pour le cinéma ! Il venait de quitter l'armée lorsque j'ai terminé le scénario, il était donc disponible. Je me demandais juste comment il allait réagir dans un univers professionnel tellement différent de celui qui avait été toute sa vie. En même temps, on se connaît très bien, on a un rapport de confiance à 800%, il s'est donc laissé porter par l'aventure. En pro des Forces Spéciales, il a été d'un soutien sans faille pour les comédiens pendant la période de préparation et eux, en pros du cinéma, le lui ont bien rendu pendant le tournage. Ils se sont adorés ! Très vite aussi, j'ai pensé à Alain Figlarz pour le rôle de Victor. C'est un grand spécialiste des cascades et c'est un copain. Il est drôle, charmant, il ne pouvait qu'être un bon compagnon de route. Il a déjà fait l'acteur pour Olivier Marchal dans 36 et « Braquo ». Je savais que son expérience et son savoir-faire allaient être pour nous, dans notre expédition, un gros atout supplémentaire. Je trouvais en plus que son image de dur, de gros bras qui devient le plus charmant des hommes dès qu'il se met à rire, renforçait l'authenticité et l'humanité du personnage que j'avais écrit. Denis Ménochet, j'avais

été frappé, comme tout le monde, en le découvrant dans INGLORIOUS BASTERDS. Dès qu'on s'est rencontrés, on s'est bien entendus, il m'a dit oui tout de suite. Il a un physique de rugbyman et un regard d'enfant. Idéal pour Lucas, l'objecteur de conscience qui accomplit sa mission mais est une bonne tête de lard, bien française ! Il n'aime pas les journalistes et le fait savoir. Quelqu'un d'un peu immature et de maladroit dans la vie de tous les jours, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'avoir un cerveau et un cœur. Et lorsqu'il s'en servira, il sera d'autant plus touchant. Pour le rôle d'Elias, que tient Raphaël Personnaz, j'ai vu beaucoup de monde parmi les jeunes acteurs qui montent mais il s'est imposé par son talent, sa jeunesse... Il a les yeux qui pétillent... Elias, c'est un sniper solitaire et brillant, il est le poète guerrier, il est le petit nouveau, il représente l'avenir. Dès lors qu'il lui arrive quelque chose, les autres ont du souci à se faire ! Et puis, il s'avère que dans la vie, Raphaël est le meilleur ami de Denis, et Alain Figlarz, l'un des grands copains de Benoît, ça renforçait leurs liens dans le film. Il y avait quelque chose de naturel entre eux qui était déjà là, qui n'avait pas besoin d'être joué...

Et Diane Kruger, qu'est-ce qui vous a fait penser à elle?

J'avais déjà eu un projet pour elle, j'y ai donc pensé tout naturellement mais c'était un peu compliqué parce qu'elle a un emploi du temps de folie ! Je connais beaucoup de grands reporters femmes, ce sont le plus souvent de belles femmes qu'on ne peut imaginer, lorsqu'on les voit à Paris, capables de vivre seules à l'autre bout du monde, portant des jeans et des Converse et buvant du whisky dans un bar ! Elles ont toutes un point commun : une dureté de façade, qui est bien évidemment une sorte de protection. Elles sont rugueuses, acérées comme une lame de couteau mais lorsqu'elles révèlent leur humanité, c'est encore plus fort... Ça rejoint ce genre de comédiennes que j'aime beaucoup, de Tippi Hedren et Meryl Streep à Jodie Foster et Diane Kruger... Ces femmes blondes aux yeux clairs, un peu inaccessibles, qui ont l'air froides mais qui, dès qu'elles commencent à fondre, n'en sont que plus attachantes ! Diane est une comédienne incroyable, elle a cette capacité de pouvoir basculer d'une émotion à une autre, très rapidement, qui est fascinante. Elle peut passer du rire aux larmes en une seconde, huit fois d'affilée tout en faisant un tour en hélicoptère ! Je voulais qu'Elsa soit jolie, pour que les gars aient envie de la porter dans la montagne! Ça compte aussi! Mais qui ne soit pas là, juste parce qu'elle est jolie. Quelqu'un dont on comprend les liens personnels qu'elle a fini par tisser avec ce pays, son engagement auprès des femmes afghanes en lutte et les conséquences que ça peut avoir pour elles, son amitié avec l'une d'entre elles qui explique que, malgré les risques, elle retourne la voir non pas pour chercher le scoop mais parce qu'elle estime qu'elle a une dette envers elle. D'ailleurs son enlèvement n'est pas une question d'argent ou de moyen de pression mais, pour le chef taliban qui l'a enlevée, une manière de s'imposer sur le devant de la scène. Il y a donc peu de moyens de négociation, ce qui explique l'envoi des Forces Spéciales. C'est une femme qui a du caractère et parfois même une poigne de fer si bien que lorsqu'elle ne peut retenir ses larmes, on sait que ce n'est pas du chiqué ! Au début, Elsa pense : «C'est bien, vous êtes venus me chercher mais je n'ai rien demandé» mais petit à petit, au fur et à mesure des obstacles, la culpabilité va la ronger... J'ai essayé de faire en sorte qu'elle ait une relation différente avec chacun des membres du commando. Elle est le pivot du film autour duquel tournent tous les autres personnages. Elle est celle qui va soigner Marius, qui met une claque à Lucas avant de se lier d'amitié avec lui, avoir une esquisse d'histoire d'amour avec Tic Tac... Diane a de l'autorité, elle en impose et en même temps elle a une émotivité, une sensibilité formidables. Le jour où, dans sa plus grande scène d'émotion, elle a poussé ce cri guttural qui venait de loin, on en a tous eu des frissons... Lorsqu'elle a dit oui pour le film, qu'on a été sûrs qu'elle pourrait le faire, on a été soulagés et... heureux !

Il y a aussi celui qui joue son «fixeur» et le chef taliban qui la poursuit...

Quand, journaliste, on se retrouve sur le terrain, les fixeurs sont très importants. Amin a certainement une relation un peu platonique avec Elsa qu'il protège aussi d'une certaine manière. Les membres du commando, eux, par expérience, s'en méfient. Ils ne savent pas qui il est vraiment, ils se disent qu'il peut trahir, jouer double jeu. Et ils ne le traitent pas toujours bien. Il aura sa petite revanche... En tout cas, c'est quelqu'un qui a des convictions et défend son pays. J'aime beaucoup ce personnage, c'est justement le contrepoint de Zaief, le chef taliban... Mehdi Nebbou s'est imposé pour le rôle d'Amin. Je l'avais vu dans MUNICH bien sûr et dans beaucoup d'autres films, il a un talent fou et une belle présence... Et puis, j'aimais bien cette idée qu'il y ait entre les personnages et entre les acteurs des liens souterrains : Medhi et Djimon ont tous les deux joué dans un film de Spielberg, Medhi, Djimon et Denis ont joué tous les trois dans un film de Ridley Scott... Zaief, je voulais qu'il soit à cheval sur deux cultures comme certains chefs tribaux, fascinés par les deux cultures mais au fond n'appartenant à aucune. Des gens qui ont de l'argent, qui ont eu accès à l'éducation et souvent même aux grandes écoles anglaises et qui reviennent chez eux et se retrouvent confrontés à une réalité plus rudimentaire et rustique. Face à la journaliste, il retrouve ses impressions d'étudiant en Europe. Il est séduit par sa beauté et subjugué par sa force de caractère, par sa liberté, par son engagement. Et il ne supporte

pas qu'elle lui échappe, il en fait une question personnelle, jusqu'à en devenir à moitié fou ! On a failli confier son rôle à un Pakistanais, chef de tribu, qui était tombé amoureux d'une journaliste française partie tourner un documentaire et qui avait tout plaqué dans son pays pour venir vivre ici. Et puis finalement, c'est Juliette Ménager, la directrice de casting, qui m'a présenté Raz Degan qu'elle avait déjà casté pour ALEXANDRE d'Oliver Stone. Il est impressionnant parce que dans la vie, Raz est aussi habité que Zaïef. Sur le tournage, il s'est mis volontairement en marge des autres qui, eux, avaient été soudés par leur stage d'entraînement et avaient très vite formé un vrai groupe autour de Diane qui, elle, a tout de suite été la patronne. Ces sept-là ont d'ailleurs créé de vrais liens aujourd'hui et ont continué de se voir les uns les autres depuis la fin du tournage. Moi qui ai déjà quatre enfants, j'ai eu la sensation sur le tournage d'en avoir sept ! Être metteur en scène, c'est être un peu père de famille. Il y a ceux qui ont besoin d'être motivés, ceux qui ont besoin d'être un peu sermonnés, ceux qui ont besoin d'être rassurés, ceux qui, au contraire, ne veulent pas être maternés. Il faut s'adapter à chaque personnalité. C'est fatigant mais très excitant. S'ils sont très différents, ils ont tout de même un point commun : leur goût du travail. Tous, ce sont des bosseurs — et j'aime ça !

Vous parlez de stage de commando, vous leur avez demandé une préparation spéciale ?

C'était indispensable pour le film et pour eux. D'abord pour les placer dans le contexte et puis pour qu'ils soient crédibles au maximum dans ces emplois-là. Ils ont suivi une semaine de stage dans les commandos de marine de Lorient, là même où Marius avait exercé. Quand les gars des Forces Spéciales les ont vus arriver, ils les regardaient comme des extraterrestres. Les comédiens eux mêmes avaient l'impression de débarquer chez les extraterrestres. Mais ça s'est très vite très bien passé.

Tout de suite, ils ont compris l'esprit, ils ont compris ces mécanismes de solidarité, d'entraide, ils ont été extrêmement curieux et attentifs, et, comme des éponges, se sont laissés imprégner. Les gars des Forces Spéciales ont été étonnés par leur capacité d'absorption, par leur facilité à reproduire leurs gestes. Plus les acteurs absorbaient et plus les Forces Spéciales montaient la barre. Jusqu'au moment où, au cinquième jour, je leur ai donné le feu vert pour la monter encore plus haut. Une nuit, vingt gars casqués, cagoulés ont débarqué par surprise à l'endroit où étaient les acteurs. Ils les ont attrapés, traînés sur le sol, leur ont attaché les mains dans le dos et lancé des grenades aveuglantes et assourdissantes...

Ça a été forcément un choc ! C'était juste une manière de leur dire : «Ils sont gentils mais n'oubliez pas qu'ils font un métier un peu particulier dans un univers un peu particulier...» Ils m'ont bien sûr alors tous détesté, et je savais que je prenais un gros risque, mais la nuit portant conseil, le lendemain, ils avaient tout absorbé et avaient compris pourquoi je les avais soumis à cette épreuve.

Diane Kruger participait-elle à ce stage ?

Non, j'ai séparé Diane et le groupe jusqu'au tournage. Comme dans l'histoire du film. Diane, je lui ai fait rencontrer beaucoup de grands reporters. Elle a passé du temps à écouter, comprendre leurs motivations et leurs modes de vie, à parler avec eux, à leur poser des questions.

À quel moment êtes-vous allé voir l'armée et comment vous a-t-elle accompagné dans ce projet ?

Tout s'est fait naturellement puisqu'on faisait déjà des documentaires sur les militaires. On avait passé plusieurs fois plusieurs mois avec eux, on avait eu affaire à l'État-major pour des situations un peu complexes, des problèmes un peu stratégiques... Très rapidement, ceux que je connaissais bien ont été au courant du projet et m'ont été de grand conseil au moment de l'écriture du scénario pour parfaire ma documentation, pour la justesse des situations et des comportements, etc. Marius bien sûr et aussi le colonel Jackie Fouquereau que j'ai rencontré alors qu'il était chef du département Médias à Paris au Sirpa lorsqu'on a fait nos premiers sujets sur les métiers à risques, puis sur les Forces Spéciales et sur l'armée. On est amis maintenant depuis douze ans. Son implication a d'abord été amicale avant d'être officielle. Quelques mois avant le tournage, il a en effet été détaché par l'État-major pour nous servir de «conseiller militaire de réalisation». En plus, il connaît bien l'Afghanistan et le Tadjikistan puisqu'il y est allé en mission plusieurs fois de longs mois. Il était d'ailleurs en poste lorsque les deux journalistes de France 3 ont été enlevés. C'est lui qui a fait, avant notre départ au Tadjikistan, les briefings de sécurité avec l'équipe et les acteurs. Et surtout, c'est lui qui nous a facilité les contacts avec l'État-major et le ministère de la Défense. Le soutien logistique que les militaires m'ont apporté n'a cependant pas coûté un euro au contribuable. Connaissant très bien l'armée, bénéficiant de l'expérience et des relations de Jackie Fouquereau, je me suis en effet adapté à leurs possibilités plutôt que de leur demander de s'adapter à nos exigences. J'ai ainsi profité des «heures de potentiel», c'est-à-dire de ces moments où ils sont obligés de s'entraîner, de faire tourner les hélicoptères, de faire des sessions de vol, des exercices... S'il est prévu qu'un hélicoptère vole cent heures sur une période donnée, il faut qu'il les fasse avant que la période soit écoulée — avec ou sans moi ! Je

n'ai fait que me coller, que m'adapter à une organisation qui fonctionnait toute seule, qu'on soit là ou pas. Il suffisait simplement de bien planifier ensemble ce qu'on voulait et quand on pouvait le faire. C'est moi qui collais à leur calendrier et pas eux à notre plan de travail. Pour le porte-avion, par exemple, je me suis greffé à une session d'entraînement et j'y suis allé le jour où elle était prévue en équipe très légère. Pareil pour les plans aériens de Kaboul, j'y suis allé tout seul avec ma caméra quand ils avaient une patrouille à faire. Pour eux, il n'y avait aucune contrainte. Même pas en termes de sécurité. D'autant que j'ai passé tellement de temps avec eux dans des avions, dans des hélicos, je saute moi-même en parachute, que je sais déjà où placer les caméras, c'est ma force... On s'est greffé sur un vol militaire programmé Paris Douchanbé mais quand on a voulu faire Douchanbé-Djibouti et que c'était impossible, on a, nous, affrété un Boeing.

Quel était au moment du tournage le rôle de ce «conseiller militaire de réalisation»?

Jackie Fouquereau a surtout pris en charge l'aspect sécuritaire. Il était en connexion avec la DEA, avec l'ambassade, avec les agents de renseignements français et afghans, avec les agents du KGB local qui étaient infiltrés, avec notre accord, dans l'équipe tadjik, avec le général de l'armée régulière afghane, l'ANA, qui se trouvait de l'autre côté de la rivière qui servait de frontière... Il était au courant des mouvements dans la région, des risques éventuels... Il ne s'était rien passé depuis trois ans et juste quand on est arrivés, vingt cinq talibans venaient de s'échapper de prison ! C'était quand même un peu chaud ! Tous les soirs, on avait des réunions sécuritaires. On était très protégés, sans même parler de la police tadjik qui nous a encadrés jusqu'au bout.

Quels étaient les risques?

Tout était possible. Que les talibans viennent enlever Diane dans la vraie vie... Qu'il y ait des tentatives de racket, il y a quand même quelques mafieux qui traînent : c'est la route de l'héroïne... En même temps, on est extrêmement protégés par les Tadjiks eux-mêmes qui n'auraient pas supporté qu'il nous arrive quelque chose. Mais c'était tendu. Paradoxalement, ma plus grande crainte n'était pas celle-là mais les petits bobos qui, là-bas, loin de tout, pouvaient mettre réellement le tournage en danger. Le rôle de Jackie ne s'est pas arrêté à la sécurité. Connaissant bien la région, il s'est occupé aussi, un peu comme un producteur exécutif ou un directeur de production bis, des questions administratives, des problèmes de logistique et d'intendance, d'information. On était quand même près de 80 personnes et on a eu jusqu'à 40 véhicules, ça ne passait pas inaperçu ! Certains acteurs l'avaient surnommé «Candy» parce qu'ils trouvaient qu'il était toujours optimiste, quelle que soit la situation ! Djimon, lui, l'appelait «Master Jackie». Il a participé au casting et à l'entraînement des figurants talibans dont la plupart n'avaient jamais tenu de Kalachnikov de leur vie. Et après, le Tadjikistan, il est parti à Djibouti préparer la deuxième partie du tournage où on avait deux semaines très denses en collaboration avec les militaires. Et où nous a rejoints Tchéky Karyo — qui a été aussi une belle rencontre.

Pour ce premier long métrage, comment avez-vous constitué votre équipe technique?

C'est très simple : j'ai mélangé ma bande de baroudeurs habituels à des professionnels du cinéma. Pour le chef opérateur, David Jankowski, avec qui j'ai beaucoup travaillé et qui a surtout réalisé ces dernières années des jeux vidéo dont «Prince of Persia», l'ingénieur du son, Arnaud Lavaleix, le chef déco, Christophe Jutz et le compositeur, Xavier Berthelot, c'est aussi leur premier long métrage de cinéma. Ce sont tous des amis ou des copains, pour la plupart depuis quinze ou vingt ans. On a tous plus ou moins le même parcours, on est des touche à tout. On a tous toujours plus ou moins travaillé ensemble. Ils m'ont suivi sur mes courts métrages et dans mes aventures diverses et variées. Ils ont l'habitude de travailler dans des conditions limites, de s'adapter aux situations les plus extrêmes, de gérer le vent, la neige, la poussière, la montagne et le désert. Il nous fallait inverser les habitudes du cinéma et coller aux éléments plutôt que de chercher à les faire coller à nos contraintes. C'est ce qui nous a donné cette liberté de mouvement une fois sur le terrain. On n'avait pas le temps d'avoir un chef opérateur avec ses cinq électros et ses quinze projos. D'ailleurs la lumière, les paysages étaient tellement magiques... De toute manière, il n'y avait pas d'électricité et à peine un groupe électrogène ! Il faut savoir qu'au Tadjikistan, il n'y a rien, aucun moyen. On est allés en Chine acheter 250 matelas ! Et c'est de Kaboul directement qu'on a ramené 2500 pièces de costumes. Il n'y a aucune structure, il fallait donc tout bricoler. C'était donc indispensable que j'aie avec moi une équipe de bricoleurs comme moi. Bien sûr, cela a parfois surpris les acteurs habitués à plus de structures, plus de règles, plus de confort, mais ce n'était pas une mauvaise chose : cela les rendait plus vulnérables. Quelle merveille, parfois, de perdre des acteurs, de les remettre dans le bon axe et de les perdre à nouveau ! Le film est quand même l'histoire de six types paumés dans la montagne. Que pouvait-il y avoir de mieux que six vrais bonhommes vraiment perdus dans la montagne ? Parfois, c'est comme si, faisant de la fiction, je retrouvais mes réflexes de documentariste, pour me rapprocher au plus près de la réalité, et même pour capter la réalité. Sur ce

film-là, la frontière entre la réalité et la fiction a parfois été très mince. Je l'ai d'ailleurs un peu recherché. Sinon à quoi bon aller dans l'Himalaya ? À quoi bon les faire marcher à 3 500 — 4 000 m où l'oxygène est plus rare ? À quoi bon les mettre au milieu des gars des Forces Spéciales ? À quoi bon leur faire porter du vrai matériel militaire, bien lourd, et pas du matériel de cinéma ? Je ne dis pas que tout a été simple. Il y a eu comme toujours dans les aventures extrêmes des moments de conflit, des moments de doute et des moments d'euphorie et d'exaltation. Tout était dur et difficile pour eux mais je pense que ça se voit dans le film, que ça se sent, que ça nourrit la vérité du film... Ils ont tous eu en tout cas une expérience personnelle forte, intense, unique.

Et avec les habitants du Tadjikistan, comment avez-vous travaillé et comment étiez-vous perçus ?

Ils ont adoré, ils ont tous joué le jeu, ils trouvaient que c'était une aubaine que le cinéma occidental s'intéresse à cette partie du monde. Ils avaient tous vu GLADIATOR en version russe et étaient fascinés par Djimon. En plus, un Africain dans l'Himalaya, ce n'est pas si courant ! J'ai un très bon copain, Louis Meunier, qui un jour a tout plaqué en France pour aller vivre à Kaboul. J'ai fait des docs avec lui, il parle farsi. Lui et Jackie Fouquereau ont été des soutiens techniques, stratégiques et humains très forts. Ils ne sont pas du cinéma mais sur le terrain, on ne pouvait pas trouver plus efficaces. C'est Louis surtout qui s'est occupé des populations locales, de trouver les moyens sur place, organiser les deals avec la population en faisant attention à ne léser personne — car comme c'est un pays très pauvre, chaque geste a son importance. Les gens étaient très accueillants et ceux avec lesquels on a le plus travaillé sont quasiment tombés amoureux de l'équipe et des acteurs. Ça aussi, c'est un peu ma fierté personnelle... Quant au groupe de Talibans, c'était ma garde rapprochée ! Il y avait parmi eux un architecte, un ingénieur, un maître d'école, un paysan, trois anciens Moudjahidins dont un qui est reparti faire la guerre de l'autre côté deux mois après notre départ...

Si vous deviez ne garder qu'un moment de cette aventure ?

La scène où Elias (Raphaël Personnaz) affronte seul les Talibans, couvrant la fuite de ses camarades. Lorsqu'on faisait les repérages, j'avais tout de suite remarqué ce grand plateau. C'était pile l'endroit dont j'avais rêvé en écrivant la scène. Le jour du tournage a été un peu compliqué, d'autant que là-bas, à ce moment-là, le soleil — qui était notre seul projecteur ! — se couchait à 15h30. En plus, il pleuvait. On s'est dit qu'on la terminerai le lendemain. Et puis, le lendemain, on avait déjà un plan de travail chargé. Il ne nous restait que cinq jours de tournage au Tadjikistan et tous les jours, je repoussais, tout en sachant les risques que je prenais. Finalement, on l'a tournée le dernier jour ! Lorsqu'il nous restait une demi-heure de soleil ! La scène était compliquée car on la tournait en plan séquence, il fallait que Raphaël courre, tire, simule qu'il prend un impact, roule dans le sable, tire, se relève, courre, s'effondre... Je sentais qu'il était prêt, qu'il était l'homme de la situation, qu'il était comme Zidane au moment où il va marquer ! Il a été incroyable. Magique même. Le regard qu'il a lorsqu'il se relève, on en avait la chair de poule ! Si je dis que c'est l'instant que je garderai, c'est qu'il symbolise tout le film, tout le tournage. Cette sensation d'essai transformé, de beau match... C'était un bonheur à vivre tellement intense que si c'était à refaire, je ne changerais rien, je reprendrai les mêmes risques, ces risques cumulés qui, à force, apportent de grands moments...



ENTRETIEN AVEC DIANE KRUGER

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce projet?

À la fois le sujet du film, l'aventure qu'allait forcément être le tournage, la force de conviction de Stéphane et son désir de ne pas faire qu'un film d'action. Et puis, bien sûr, ce personnage de journaliste engagée, convaincue. Je me suis beaucoup documentée, j'ai rencontré beaucoup de ces femmes hors du commun. Elles m'ont impressionnée par leur engagement, notamment dans des pays comme l'Afghanistan. Il leur faut sans arrêt négocier. Elles sont à la fois sans peur et vulnérables. Elles ont beau en avoir bavé, elles sont toujours prêtes à repartir...

Comment définiriez-vous votre personnage?

Comme je l'ai dit, Elsa est une journaliste engagée, déterminée mais en même temps, elle a cru en allant là-bas qu'elle allait pouvoir d'une certaine manière en faisant son métier changer le monde, et notamment participer à la libération des femmes afghanes et elle s'aperçoit que ce n'est pas du tout ça... Elle est un peu lasse de ce vain combat. En même temps, elle n'a pas demandé qu'on vienne la délivrer, donc, au début elle se tient un peu à distance des hommes du commando. Et puis peu à peu, devant leur implication, devant leur sens du devoir et du sacrifice, devant leur courage, elle voit bien qu'ils sont tous dans le même bateau. Des liens se tissent entre elle et eux, différents selon la personnalité de chacun...

Comment définiriez-vous Stéphane Rybojad?

Très aventurier, sans peur, aimant les montées d'adrénaline, les recherchant même... Passionné par son sujet, par le film à fabriquer, il traque sans cesse la vérité. Il est très instinctif et fait toujours confiance à la situation...

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

On a vécu des moments incroyables, pas toujours faciles parce que les conditions de travail étaient vraiment particulières... Je garderai le souvenir ces moments où j'ai été époustoufflée par la beauté des paysages où on tournait, des paysages où il est normalement impossible, voire interdit, d'aller... Et aussi les moments où je me suis retrouvée seule dans le désert de Djibouti. C'était une sensation inédite. Et unique...



ENTRETIEN AVEC DJIMON HOUNSOU

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

D'abord et avant tout, j'avais le désir de faire un grand film en France. Et puis, justement, ce type de film, comme FORCES SPÉCIALES, est rarement abordé par les cinéastes français, surtout avec une telle ambition — on dirait toujours que les Français hésitent à mettre en scène cinématographiquement le potentiel de leur armée. Ce film souligne aussi mine de rien la difficulté d'intégration en France pour une population étrangère très diverse, aussi bien les citoyens des anciennes colonies françaises que les immigrants venant du monde entier.

Comment définiriez-vous votre personnage?

Un soldat qui a le sens du devoir et de l'honneur. Malgré beaucoup d'autres complexités inhérentes à sa personnalité, au bout du compte, il aura été un homme qui a servi son pays et s'est battu pour ses frères d'armes.

Comment définiriez-vous Stéphane Rybojad?

Stéphane c'est : «C'est clair, c'est clair, c'est clair !» Un accro du travail et de la création, qui ne relâche jamais ses efforts.

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

Le moment qui m'a sans doute le plus marqué a été notre arrivée au Tadjikistan qui était bien le signe de l'expérience de vie qu'allait être le tournage de ce film pour la plupart d'entre nous. On a atterri au Tadjikistan, on a été embarqués dans des mini-bus et des camions pour un trajet de vingt heures à travers des falaises abruptes et des montagnes dangereuses avant d'arriver à l'endroit du tournage, très élevé, où nous devons rester plus d'un mois ! Ce défi à la mort ne peut être décrit par des mots mais ceux qui étaient là ne l'oublieront jamais...



ENTRETIEN AVEC BENOIT MAGIMEL

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

L'aventure d'un projet hors normes. Le genre de tournage au bout du monde dans un pays où je n'aurais probablement jamais mis les pieds. Le voyage était déjà une aventure en soi. Une région au carrefour des mondes, l'Himalaya, l'Afghanistan, la Chine, le Tadjikistan... À l'évocation de ces pays, on a déjà le goût du voyage. J'étais curieux de vivre une aventure comme celle-là. C'était un tournage et en même temps une expédition vers l'inconnu. Le fait d'être encadré par des hommes en armes, d'avoir des gens du KGB et des RG fondus dans l'équipe, de tourner le long de la frontière afghane qui n'était qu'à une dizaine de mètres, tout ça chapoté par l'armée française, avec neuf heures d'avion sur un vol spécialement affrété pour nous et dix neuf heures de voiture pour arriver dans un trou perdu... Quand on accepte ce genre de film, il y a forcément une démarche plus personnelle sinon vous n'y allez pas... Le premier jour, je me suis retrouvé dans un champ de mines, pendant deux minutes je me suis demandé ce que je faisais là mais il m'a suffit d'ouvrir les yeux en grand et le décor a fait le reste. Il y a eu aussi la formation au sein des commandos qui m'avait motivé, le fait d'accéder à un univers aussi secret était vraiment intéressant. Et puis, le personnage de Tic Tac ne ressemblait en rien aux autres rôles des films de genre que j'avais pu faire. Et le casting était autant éclectique qu'attirant : Djimon, Diane, mon ami Figlarz, Raphaël, Denis et Medhi, sans oublier Marius qui, par sa présence renforçait le réalisme des personnages. Enfin, Stéphane Rybojad est un passionné. Il m'a suffit de l'écouter parler de son film et des conditions de tournage compliquées, difficiles voire dangereuses parfois pour décider d'en faire partie. Avec tout ça, plus sa force de conviction, il était difficile de ne pas avoir envie d'y aller !

Comment définiriez-vous votre personnage?

Tic tac est le plus relax du commando. Je lui ai inventé un passé douloureux et c'est par pudeur qu'il trouve toujours une pirouette pour s'en échapper. Il ne dramatise jamais les moments difficiles qu'ils traversent. Dans ce genre de film, il n'y a pas beaucoup de place pour la psychologie des personnages. C'est dans l'action et les situations extrêmes que se révèlent les personnalités.

Comment qualifieriez-vous Stéphane Rybojad?

Stéphane est un aventurier. Il aime le voyage. Alors que tout le monde en bave, lui est dans son élément. On pourrait l'imaginer grand reporter ou même faisant partie des commandos de marine, vu la fascination et le respect qu'il a pour ces hommes. Plus les conditions de tournage sont difficiles, plus il aime ça... Son calme, sa patience et son endurance durant le tournage imposent le respect. Il a toujours pris le temps de parler à ceux qui en avaient besoin. Chaque jour sur le plateau, un réalisateur doit répondre à plus d'une centaine de questions, sur celui-ci, tout était multiplié par dix. Et pourtant, malgré toutes ces difficultés, Stéphane était toujours disponible. Et rassurant.

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

La transition brutale entre le Tadjikistan, Djibouti et le glacier de Chamonix... On est passé de +35 degrés à -20 sans avoir le temps de souffler ! Après tout ce temps passé à crever de chaud dans nos costumes, on s'est retrouvé avec des chauffeuses pleines les poches à tenter d'échapper au froid. Ce sont les décors, les paysages, qui m'ont le plus impressionné. Mais le souvenir que je garde en mémoire, c'est Marius vêtu de son costume blanc militaire, marchant dans la neige par -20, alors que les flocons et le vent nous brûlaient le visage. C'est la vision de Kovax dans le film mais de la voir, de la vivre nous mêmes en direct, c'était beau... Ce contraste semblait irréel, le temps paraissait suspendu jusqu'au fatidique «Coupez» de Stéphane.



ENTRETIEN AVEC DENIS MENOCHET

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

J'aimais le scénario que je trouvais bien ficelé, avec une vraie attention portée aux personnages. J'aimais bien le fait que ce soit un genre de films qu'on ne voit pas souvent en France. Et puis, Stéphane m'a dit qu'il y avait Djimon Hounsou que j'admire depuis toujours, dont le travail m'impressionne et l'idée de faire un binôme avec lui me plaisait bien... Il y avait aussi l'aventure que ça représentait. C'était un défi de devoir partir dans l'Himalaya dans des conditions proches de la réalité... C'est un défi et une chance parce qu'on n'a pas tous les jours l'opportunité de vivre de telles aventures même dans notre métier. Rien que ça, c'était une bonne raison pour accepter ! Et puis, pour moi qui adore la préparation, qui adore le travail, l'idée de faire un stage d'entraînement avec les commandos de marine de Lorient, me plaisait beaucoup. Ça me paraissait même indispensable. Si on ne savait pas se comporter comme eux, comprendre comment ils fonctionnaient, ça n'avait aucun sens d'y aller...

Comment définiriez-vous votre personnage?

C'est celui qui doute et qui du coup ironise sur tout. C'est un bourru au cœur tendre. Il veut être complètement impeccable dans l'exécution de son job, dans le maniement des armes, etc. pour pouvoir ouvrir sa gueule quand il en a envie. Et il ne s'en prive pas ! C'est celui qui est un peu contre la mission qu'on leur a donnée parce qu'il n'aime pas beaucoup les journalistes et en même temps, il la remplit de son mieux et il ira lui aussi jusqu'au bout...

Comment définiriez-vous Stéphane Rybojad?

C'est simple: une armée d'un seul homme!

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

Il y en a tellement... J'ai plein de très beaux moments avec un tel ou un tel mais le plus beau moment tous ensemble avec l'équipe, c'est lorsque, à la fin du tournage au Tadjikistan, on est rentrés en avion et qu'on a traversé l'Himalaya — alors qu'à l'aller, il nous avait fallu vingt heures de voiture ! D'ailleurs, jusqu'au dernier moment, on n'était pas sûrs de pouvoir le faire, on était fatigués et anxieux... Et puis, quand on s'est tous retrouvés dans l'avion, au-dessus de ces montagnes titanesques, magnifiques, c'était magique. On était littéralement en lévitation... Un moment unique. La chance d'une vie.



ENTRETIEN AVEC REPHAEL PERSONNAZ

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

La lecture qu'en avait le réalisateur et la dimension humaine qu'il voulait lui apporter, dimension qui n'était pas surlignée dans le scénario mais sur laquelle Stéphane a vraiment insisté auprès de nous. Stéphane venant du documentaire et étant familier de ces hommes des Forces Spéciales, je me suis dit qu'il rendrait hommage à ces hommes et pas forcément à l'institution à laquelle ils appartiennent. C'est aussi son souci d'authenticité qui m'a attiré. Le fait d'aller tourner au plus près de l'Afghanistan dans des conditions proches de la réalité était évidemment très excitant, car c'est une situation que l'on rencontre peu de fois dans ce métier. Enfin, c'était un rêve d'enfant de faire un film avec cette ambition de départ. Et au-delà du film, c'est l'aventure humaine que j'allais vivre qui m'a attirée et qui ne m'a pas déçu.

Comment définiriez-vous votre personnage?

C'est sa première mission sur le terrain. Elias a tout à prouver ; il est responsable de la sécurité du groupe, il doit veiller sur eux en permanence mais il est toujours caché, tapi dans un coin, seul. Il est sans doute trop innocent et trop jeune pour être confronté à la violence de la réalité. Il n'a aucun recul et prend les situations frontalement. Il n'arrive pas, contrairement à ses camarades, à instaurer une distance nécessaire avec la violence de ce qu'il vit. Il a le sens du sacrifice, sans doute trop. C'est cela qui m'a attiré, cette abnégation, ce silence et cet œil toujours aux aguets. Au mieux, ce personnage aurait dû être pratiquement invisible. C'était ça la difficulté : arriver à le faire exister malgré sa discrétion et son effacement. À mon sens, le vrai personnage est ce groupe d'hommes car chacune des individualités doit s'effacer au profit du groupe et de la mission qu'ils doivent accomplir. Comme une troupe de théâtre qui sert une pièce, ou comme une équipe de rugby où le collectif prime. Si on commence à parler de star au milieu de ce groupe, on peut être sûr que l'échec sera la seule issue. N'oublions pas que nous avons tourné ce film juste après la déroute de l'équipe de France de foot en Afrique du Sud, nous avons l'exemple de tout ce qu'il ne fallait pas faire !

Trois adjectifs pour définir Stéphane Rybojad?

Secret, persévérant, séduisant.

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

Encore une fois, l'aventure humaine a été au rendez-vous et ce voyage au Tadjikistan a apporté son lot quotidien d'émotions fortes, violentes et belles à la fois. Sans aucun doute, je retiendrai un moment partagé entre l'équipe du film et les habitants d'un petit village du Pamir. Leur accueil, leurs visages marqués par quarante ans de guerre, le sourire des enfants, les yeux des anciens, notre innocence et notre impuissance face à tout cela... Ce jour-là, nous avons tous baissé les armes.



ENTRETIEN AVEC ALAIN FIGLARZ

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

Un metteur en scène passionné et déterminé, habité par son sujet, et un scénario béton qui raconte autre chose que le pan pan cul cul des films de guerre habituels. Une histoire forte avec de vrais personnages et de vraies relations d'amitié et de solidarité. Des frères d'armes qui vont jusqu'au bout de leur mission quel qu'en soit le prix à payer. Et puis la mise en lumière de ce métier insensé des gars des Forces Spéciales. Quand on est civil, on ne réalise pas vraiment que des gens puissent comme ça risquer leur vie pour sauver la nôtre. Je connaissais les pompiers, les types du Samu, le RAID, le GIGN mais là, les Forces Spéciales, c'est quelque chose... Habituellement, je suis pas très militariste mais c'est bien que les gens sachent que ce corps d'élite existe. En France, on est très timides pour parler des corps d'élite alors que partout ailleurs des films se font sur eux... C'est ça aussi la force de Stéphane, d'aborder un sujet que le cinéma français n'a pas encore traité. Je connais Stéphane depuis longtemps, j'ai suivi son parcours et son travail, j'ai été épaté par ses documentaires, j'ai donc été d'autant plus heureux qu'il me propose un rôle, à moi qui suis avant tout chorégraphe et coordinateur de cascades. D'ailleurs la première fois où l'on a parlé du film, il y a cinq ou six ans, c'était juste pour les cascades... Et puis, de fil en aiguille, il m'a dit qu'il voulait que je joue Victor. C'était un vrai bonheur : j'adore jouer la comédie ! Surtout dans ce contexte, avec cette histoire, au milieu de tels décors, avec de tels partenaires...

Comment définiriez-vous votre personnage?

Victor, déjà, c'est pas du tout moi! Le seul point commun qu'on peut avoir lui et moi, c'est la passion. Il adore son job comme moi j'adore le mien. Victor, c'est le porte-avion de l'équipe. Celui qui a les munitions. C'est un guerrier qui a de la bouteille, qui va tenir son équipe, physiquement, moralement... Il a une approche pédagogique, une démarche d'ami. Il est là pour les protéger avant tout. Il n'est pas en avant mais il tient sa place. Il est forcément très affecté par tout ce qu'il arrive au groupe mais il garde son sang froid et accomplit sa mission jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il soit ce pylône qui s'écroule... Mais tous les personnages de ce film sont de beaux personnages, avec de la chair, de l'émotion, de l'humanité...

Comment définiriez-vous Stéphane Rybojad?

C'est mon ami avant tout. Un ami fidèle. Il a de l'envie, il a une hargne, une rage non pas de vaincre mais de mener son projet jusqu'au bout. Pour faire plaisir, pour faire connaître... Sa force aussi, c'est d'avoir réuni six gars on ne peut plus différents les uns des autres et d'en avoir fait un vrai groupe qui s'aide, se soutient, se parle ! C'était mon ami avant le film, et ça l'est toujours après, ce qui n'est pas toujours le cas !

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

C'est difficile de n'en garder qu'un seul. Je garderais justement ce souvenir de grande camaraderie, ce souvenir d'équipe. Pourtant, en mettant six acteurs ensemble, ce n'était pas gagné... Un grand bonheur très fort.



ENTRETIEN AVEC MARIUS



Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet?

L'aventure humaine surtout. Je connais Stéphane depuis 2005 lorsqu'on a fait ce reportage pour «Envoyé Spécial». J'ai découvert un homme honnête, sincère, très intéressant, avec un bel état d'esprit. Depuis, on ne s'est jamais perdu de vue. Je l'ai suivi durant toutes ces années, jusqu'au montage et à la finalisation de son projet. Au départ, je devais être seulement une sorte de conseiller tactique et technique et puis au fur et à mesure des années, le tournage approchant, il m'a dit : «J'aimerais bien que tu joues ton propre rôle dans le film.» Comme je lui faisais une confiance absolue, que je le suivrais les yeux fermés dans ses aventures, j'ai accepté de relever le défi qu'il me proposait. Et... j'ai bien aimé ça !

Comment définiriez-vous votre personnage?

Comme il m'a demandé de jouer mon propre rôle, qu'il m'a donné le surnom qui était le mien dans les commandos de marine, Marius, qu'il a écrit le rôle pour moi, en tenant compte de ma façon de parler, jusque dans mes répliques, de ma façon de me comporter, en faisant une analyse à la fois juste et flatteuse de ce que je suis, c'est comme si je me définissais moi-même ! C'est pour ça d'ailleurs que ce n'était pas si difficile que ça de jouer ce personnage. J'ai enfilé le costume, et c'était parti! Je me retrouvais à faire ce que j'avais fait pendant 22 ans dans la Marine. Disons pour définir Marius que c'est l'ancien. Celui qui a le plus d'expérience sur les théâtres d'opérations extérieures. Et comme dans son cursus, il a été instructeur et a dispensé la théorie et la pratique, il a vu passer entre ses mains des gens qui font partie du groupe. Il y a donc du respect entre eux, le rapport humain est ainsi très fort...

Comment définiriez-vous Stéphane Rybojad?

Ce qui m'a le plus marqué, c'est la folie de Stéphane de partir dans cette aventure avec 8 tonnes de matériel et 80 personnes ! Et la réussite de ce pari fou avec autant d'amour, de sérénité, de volonté et de détermination... J'en suis encore épaté !

Si vous deviez ne garder qu'un seul moment de toute cette aventure?

Il y a tant... Déjà, j'ai été frappé de retrouver chez les techniciens de cinéma le même professionnalisme, la même passion pour faire leur travail que ceux qu'on peut trouver dans les Forces spéciales... Moi, j'étais très curieux de leur métier, je ne cessais de leur poser des questions pour comprendre ce qu'ils faisaient et eux, je pense que de faire ce film a changé leur regard sur l'armée. Sans doute se sont-ils dit qu'il n'y avait pas dans l'armée que des bourrins, et moi, je me suis dit qu'il n'y avait pas dans le cinéma que des beatniks ! J'ai été impressionné aussi par les acteurs.

C'est un métier à part entière. Je n'en suis pas revenu de la manière dont ils avaient, comme de vraies éponges, absorbé les mimiques, les gestes, les comportements des gars des Forces spéciales quand on a organisé un stage dans mon ancienne boutique, les commandos de marine de Lorient. Ils ont récupéré précisément ce qu'il fallait pour que leurs personnages soient crédibles, et ça marche ! Bravo ! Sinon, s'il fallait vraiment garder un seul moment, c'est ma dernière séquence à Chamonix. J'avais bien vu que pour la dernière scène de Raphaël à Djibouti le premier assistant avait dit : «Dernier plan de Raphaël Personnaz» et que tout le monde avait applaudi. Je ne l'avais pas oublié mais je n'avais pas imaginé l'impact et l'ampleur que cela aurait sur moi, sur le ressenti physique, sur le plan émotionnel... Dès que j'ai entendu les applaudissements, avec Stéphane, on s'est jetés dans les bras l'un de l'autre et on s'est serrés pendant plusieurs minutes. Il m'a glissé à l'oreille : «On a réussi !» C'était chaud et ça m'a ramené bien sûr à d'autres souvenirs... Je lui ai dit : «Oui, on a réussi !» Et je n'en revenais pas qu'on soit arrivés au bout de ce pari, au bout de cette aventure, et que tout soit dans les boîtes. C'était comme la fin d'un stage commando ou d'une opération spéciale. L'objectif était atteint. La mission était réussie.